

dah à Médéah est terminée, et les voitures s'y rendent sans escorte. Les premières qui y ont passé, étaient parées comme pour une nocé; les chevaux étaient ornés de rubans et de branchages. On dit ce travail prodigieux et courant dans une nature horriblement déchirée; une cascade tombe du haut d'un rocher où jamais homme n'a pu parvenir. Les voyageurs sont escortés au loin par des singes, parmi lesquels on en remarque de fort gros. La longueur du trajet, comparativement au passage par le col de Tenia, est diminuée considérablement: un cavalier, sans se presser, peut aller d'une ville à l'autre en six heures.

« Un Maure vient d'être condamné à la peine capitale par le tribunal supérieur. Ce monstre a demandé pourquoi on le condamnait, puisque tous les témoins étaient des menteurs. Vingt-six chefs d'accusations pesaient sur lui; il serait effrayant de donner la nomenclature et les détails de ses crimes. Nous avons été vivement émus du témoignage d'une pauvre femme allemande. Ce scélérat, ayant tué son mari en dehors de la maison, la malheureuse courut s'y enfermer, lorsque ce brigand eut encore l'audace de venir frapper pour la faire ouvrir, ce qu'elle n'aurait jamais fait; malheureusement elle était mère, et, dans sa précipitation à se renfermer avec un enfant, elle n'avait pas fait attention que son plus jeune était resté en dehors. Ce tigre, comprenant les angoisses d'une mère, s'était saisi de l'enfant, qu'il lançait contre terre avec la plus grande brutalité. Dans ces violentes secousses, la jeune victime eut un bras cassé et poussait des cris à fendre le cœur. La pauvre femme ne put résister à de telles souffrances, elle ouvrit la porte. Cette bête féroce étant entrée, dévalisa la maison; il avait des complices qui l'attendaient plus loin; ils entraînent cette femme et les deux enfants; ils arrêtèrent dans les environs de l'Arba, où la malheureuse fut violée, puis conduite à Milianah. Elle a été rendue plus tard avec un seul enfant, l'autre étant mort de faim. Une Mauresque, fille d'un Maure assassiné, a également été désignée ce montre, qui subira une mort trop douce pour de pareils crimes. On pense que ce sera le premier en Afrique, qui sera exécuté par l'instrument de supplice usité en France. »

— On lit dans le *Moniteur de l'Armée*:

« Suivant une correspondance particulière d'Oran, datée du 12 septembre, l'émir se trouve en ce moment sur la haute Mina, où il est rallié par les contingents des tribus du désert; mais il ne pourra se maintenir dans cette position, car les colonnes de Lamoricière et d'Arbouville ont quitté Mostaganem pour se mettre à sa poursuite, et une colonne d'infanterie et de cavalerie est partie d'ici pour Mascara; le général Lamoricière aura donc au moins 10,000 hommes pour agir dans le sud. Du reste, en deçà de notre ligne intérieure, tout est tranquille, et les hommes isolés vont de Mostaganem à Mascara, d'Oran à Mascara et Mostaganem sans rencontrer un ennemi; les courriers voyagent avec la plus grande sécurité. Il suffira sans doute d'une expédition d'une vingtaine de jours pour disperser l'armée de l'émir et le refouler lui-même de nouveau dans le désert. Si l'on avait suivi les conseils du général Mustapha et traité les Arabes comme du temps des Turcs, on n'aurait pas eu peut-être à recommencer l'œuvre de la pacification. On espère que, cette fois, nos généraux exigeront des garanties plus efficaces des Arabes qui voudront se soumettre. »

En cet état de choses, le gouverneur-général, après s'être concerté avec les généraux de Lamoricière, d'Arbouville et Bedeau, réunis à Mostaganem, a décidé que la division d'Oran ne serait pas affaiblie; le bateau à vapeur le Phare a été expédié à Alger pour annoncer que l'expédition de l'est était ajournée. Ce bâtiment a rencontré l'Euphrate et le Vautour, qui venaient chercher le 1er de ligne, et les a fait rentrer à Alger.

Le général Bedeau est rentré à Oran sur le Tartare, et s'est mis en route immédiatement pour Tlemcen; il n'avait passé que quelques heures à Mostaganem. Le Tartare a ramené 80 malades et 15 blessés qui ont été déposés à l'hôpital; il est reparti pour Mostaganem.

D'après les états fournis au gouverneur-général, les villes de Mascara et de Tlemcen sont approvisionnées en vivres jusqu'au 1er mai 1843.

LA NUIT DE SAINT-NICOLAS.

(SUITE ET FIN.)

En 1807, dit-il, vers le commencement de l'été, un régiment de hussards traversa Carcassonne. Les officiers de dragons, qui tenaient garnison en cette ville, offrirent un banquet à leurs camarades, et jamais repas de corps ne fut aussi gai et aussi bruyant. On but tant de fois à la santé des braves cavaliers, on porta de si nombreux toasts à l'empereur Napoléon et à la gloire des armes françaises, que fort peu de convives gardèrent leur sang-froid; les plus calmes s'amusaient à casser les glaces du salon et à jeter par la fenêtre les porcelaines. Le banquet se prolongea jusque vers onze heures du soir.

Quand on sortit de table, à peine restait-il dans Carcassonne quelques maisons éclairées. Tout le reste de la ville dormait. Jugez de la joie qu'éprouvèrent les officiers échauffés par le vin, à réveiller par leur tapage les bourgeois pleins de frayeur. Tantôt ils criaient au feu, et saluaient de huées les têtes effarées qui se montraient tout à coup aux fenêtres ouvertes avec effroi. Tantôt ils décrochaient les enseignes, frappaient aux portes et se livraient à mille extravagances. Le tems se montrait complice de ces folies, car un orage affreux

éclatait sur la ville, la pluie tombait par torrens, le tonnerre grondait et de larges éclairs venaient tout à coup jeter une lueur rouge dans l'obscurité profonde des rues.

Ce fut à la clarté rapide d'un de ces éclairs qu'un groupe de sept ou huit sous-lieutenans aperçut un homme abrité sous un large parapluie, et qui semblait s'être perdu dans la ville; car il marchait en hésitant et comme quelqu'un qui ne sait de quel côté diriger ses pas. A la fin, il parut éprouver une sorte de joie en apercevant l'écrivain d'une rue à demi éclairée par la lampe vacillante d'un réverbère. Il s'approcha pour mieux lire, mais au même instant une pierre lancée par un des hussards brisa le réverbère. Les jeunes sous, après avoir ri aux éclats de cette belle équipée, entourèrent la victime que leur livrait le hasard et lui demandèrent bruyamment une place sous son parapluie.

— Messieurs, leur répondit une voix douce mais ferme, si je pouvais être utile à l'un de vous et le garantir de la pluie, je le ferais avec empressement, mais comme les officiers n'ont guère l'habitude de se servir de parapluie et que le mien, quelque grand qu'il soit, ne saurait abriter neuf personnes, je vous prie de me laisser continuer ma route et gagner un gîte.

— Le parapluie! il nous faut le parapluie!

Avec un sang-froid et une résignation qui eussent touché et déarmé les écarvelés, si le vin n'eût point troublé leur raison, l'inconnu leur remit le parapluie, rajusta son manteau sur ses épaules et voulut s'éloigner. Mais ce n'était pas le compte des jeunes gens.

— Halte-là! qui vive? dit l'un d'eux en imitant le cri d'une sentinelle, où allez-vous? qui êtes-vous? que venez-vous faire ici?

— Vous me permettrez, messieurs, de ne point répondre à ces questions, interrompit celui à qui s'adressaient tant d'impertinentes paroles. Et il marcha en avant.

Peut-être allaient-ils lâcher leur proie, quand, par malheur, un nouvel éclair resplendit et leur montra que celui dont il venaient de prendre le parapluie était vêtu d'une soutane; que ses cheveux poudrés se cachaient sous un tricorne, qu'en un mot c'était un prêtre. A l'époque dont nous parlons, la plupart des militaires ressentaient contre ceux qu'ils nommaient un *ealotin* presque autant d'aversion qu'ils professaient de mépris pour les *péquins*. L'esprit révolutionnaire avec ses tristes erreurs, encore tout-puissant sous ce rapport dans les idées de l'armée, montrait comme odieuses ou comme ridicules la croyance en Dieu et les pratiques religieuses. On n'en était même plus à la philosophie de Voltaire; on ne connaissait que celle de Pigault-Lebrun et du *Citoyen!* de grossiers sarcasmes et de brutales railleries contre le saint Evangile!

Vous pouvez juger de la joie des sous-lieutenans quand ils s'aperçurent que le vieillard était un prêtre! ils lui adressèrent mille propos insolens, et finirent par former autour de lui une ronde, non sans chanter des couplets égrillards, non sans répéter des refrains impies. Le prêtre croisa paisiblement les bras sur sa poitrine, et souffrit ces insultes avec une force et une patience admirables.

Cela dura jusqu'au point du jour, c'est-à-dire près de quatre heures. A la fin, trempés jusqu'aux os par l'orage, vaincus par la fatigue, et désarmés par l'inaltérable résignation du vieillard, ils cessèrent leurs persécutions et se retirèrent chacun chez eux, laissant le prêtre libre de continuer son chemin.

Le lendemain, toute la ville de Carcassonne s'occupait de cette aventure; les personnes qui habitaient le quartier où la ronde s'était dansée avaient vu, de leurs fenêtres, la scène scandaleuse, sans oser cependant venir en aide à l'ecclésiastique, car c'était s'exposer inutilement aux mauvais traitemens des étourdis.

Quoi qu'il en soit, malgré la crainte qu'inspiraient la force militaire, on se demandait à haute voix, parmi les gens du peuple, si, parce que l'on portait un sabre, on pouvait impunément troubler, pendant la nuit, le repos d'une ville, insulter aux passans inoffensifs, et se livrer à des mauvais traitemens sur un vieillard, sur un prêtre.

Ces bruits arrivèrent jusqu'au général qui commandait la division, et qui résidait alors à Carcassonne. C'était un vieux soldat, criblé de blessures et dont l'armée entière connaissait la bravoure. Lorsqu'il reçut des hussards, le lendemain dans la journée, la visite de corps que l'état-major de chaque régiment doit, suivant l'usage, au chef militaire du département qu'il traverse, le général se plaignit au colonel du scandale commis la veille, et demanda que les coupables fussent signalés. Un silence profond suivit cette question adressée d'un ton sévère.

— Puisque vous ne voulez point me répondre, dit-il, je répondrai pour vous, Messieurs, Les sous-lieutenans que je vais nommer monteront sur-le-champ à cheval, et attendront mes ordres dans la cour de l'hôtel.